

## LE CABOTIN.

I

Bonsoir Charlot et bonsoir à la maman Martin !

—Merci, mes enfants ; bonsoir et bonne nuit.

Puis, remontant le col de son maigre pardessus, les deux mains fourrées dans ses poches, Martin, le comique de Montmartre, s'en allait, trotinant à petits pas réguliers ; il passait devant le café du théâtre, suivait la rue d'Orsel, tournait à droite et montait la rue des Martyrs. Quelques minutes après, il levait la tête, regardait tout en haut d'une maison.—à la cinquième étage—une fenêtre qui, malgré l'heure avancée, était encore éclairée et formait un joyeux cadre lumineux au milieu de l'obscurité ; alors, souriant, il traversait la chaussée, sonnait, passait vivement devant la loge du concierge en lançant d'une voix sonore "l'cabot !" puis, quatre à quatre, il montait les cinq étages. Avant qu'il ne fût arrivé au but de son ascension, une porte s'ouvrait et une vieille femme, le visage éclairé par la lampe qu'elle tenait à la main s'écriait :

—Est-ce toi, Charlot ?

—Oui, m'man ; bonsoir m'man !

De ces deux bras, il entourait le cou de la vieille, l'embrassait à l'étrouffier et, la porte fermée, tous deux s'asseyaient devant une table sur laquelle deux couverts étaient soigneusement dressés. Là, au milieu de la chaleur moite qui emplissait la propre salle à manger, ils se mettaient à souper ; lui, disait par le menu tous les détails de la soirée ; donnait de l'importance au plus petit incident ; notait les endroits de son rôle dans lesquels il avait fait de l'effet ; contait des histoires sur les camarades ; parlottait de tout ; potinait sur tout ! Elle, la mère Martin, insistait ; riait d'un rire de jeune fille, malgré ses soixante ans ; se pelotonnait dans son fauteuil aux grands bras en regardant avec amour son p'tit "l'cabot", comme lui-même se nommait avec une pointe de sceptique raillerie.

Martin l'aimait, sa m'man !... Tout jeune, alors qu'il était encore en classe, son père était mort et toute la tendresse de sa mère s'était reportée sur lui ; elle l'avait élevé un peu comme une fille, l'entourant de mille soins, tressaillant à son moindre accès de toux, travaillant jour et nuit pour qu'il ne manquât de rien, pour pouvoir satisfaire tous ses caprices, car elle ne savait rien lui refuser, et, lorsque, devenu grand garçon, il lui dit : "P'tit m'man, je veux être acteur !" elle consentit ; plus même, elle l'encouragea, enthousiasmée, rêvant pour lui les plus hautes destinées, le voyant déjà triomphant, acclamé par une salle en délire... et il entra à Montmartre où il était toujours.

Certes, ce n'était pas un grand artiste, cependant il était adoré des habitués du théâtre ; sa face maigre aux pommettes saillantes de rouge brique, sa grande bouche meublée de longues dents, sa voix tremblotante semblant sortir d'une clarinette, surtout sa façon bon enfant de lancer le mot drôle, faisaient pâmer de rire dès qu'il entrait en scène et lui avaient acquis une véritable renommée dans le quartier ; son succès s'était arrêté là. Que lui importait, puisqu'il avait l'admiration de sa mère !

Sa vie calme, tranquille, pot-au-feu—comme disaient certains—il l'aimait, l'adorait, n'en comprenait pas d'autre et lorsque, la soirée terminée, on l'invitait à une fête quelconque : "Eh bien, m'man qui m'attend !" répondait-il en riant.

Une seule fois, Martin avait eu un gros chagrin : ce soir-là, on discutait fort au foyer ; chacun criait, jurait, parlait d'envoyer des témoins ; un vent de bataille passait dans l'air. Quand le comique entra, on lui tendit un journal ; il lut un long article dans lequel les comédiens étaient

fort maltraités ; au milieu de toutes les insultes, il ne comprit qu'une chose : on disait que les comédiens étaient incapables de ressentir un seul sentiment vrai. Le soir, en rentrant, sans dire un mot, il tendit le journal à sa mère, du doigt lui désignant l'article et, quand elle en eut terminé la lecture, il s'écria, pendant que deux grosses larmes roulaient le long de ses joues :

—Dis, m'man, est-ce vrai que je ne t'aime pas vraiment ?

Déjà, la mère Martin l'embrassait follement et, le regard subitement allumé, lançant un défi vers l'inconnu, elle hurlait :

—Qu'il vienne donc y voir, si t'aimes pas vraiment ta mère, mon p'tit !...

II

Un soir de décembre, le théâtre était bondé de spectateurs, car c'était la première représentation d'une pièce qui venait d'avoir un succès retentissant sur une grande scène parisienne. Malgré le grand froid, la mère Martin avait tenu à assister à cette représentation ; pensez donc, le p'tit jouait le rôle principal et son nom, en tête de l'affiche, ressortait en grande vedette !

Ce fut un véritable triomphe pour Martin. A chacune de ses sorties, les bravos éclataient, l'accompagnant de leur écho jusqu'au fond des coulisses ; jamais il n'était si bien entré dans la peau de son personnage, se surmenant, donnant du coup tous ses moyens ; mais aussi c'est que, au milieu de tout ce public, il ne voyait qu'une personne, au fond de l'orchestre, haussée sur son fauteuil, applaudissant avec frénésie : sa mère ! Et ce soir-là, il jouait pour la maman Martin !

Lorsque le rideau tomba sur le dernier acte, Martin fut rappelé personnellement.

La mère Martin, complètement enthousiasmée, sortit vivement, bousculant ses voisins pour aller plus vite et, d'un trait, alla se coller le long de la noire allée par laquelle devaient sortir les artistes ; elle oubliait, tant sa tête était bourrée d'un flot de joyeuses idées, de mettre sur ses épaules un gros châle de laine qu'elle portait sur le bras : du reste, elle ne sentait pas le froid, piétinait, allait, venait, parlait tout haut, s'impatientait, trouvant que jamais il n'avait été si long à se changer. Enfin, il parut ; d'un bond, elle lui sauta au cou, murmurant, la gorge étranglée par l'émotion :

—Ah !... mon p'tit... mon p'tit !...

Martin, tout ému, la prit par la taille, la serra bien fort sur son cœur et l'embrassa en balbutiant :

—Alors, tu es contente, m'man ?

—Tu le demandes !... ah, mon Charlot !

Ce soir-là, le logement de la rue des Martyrs leur sembla s'être transformé en palais, tant ils étaient heureux, tant l'avenir leur apparaissait brillant et le souper, arrosé de champagne—une surprise de la mère Martin—fut plus gai que jamais.

Il faisait si bon vivre ainsi !...

III

Le lendemain soir, malgré son grand succès de la veille, Martin avait l'air soucieux ; il répondait aux compliments de chacun avec un sourire contraint, il était agacé de tout, énérvé pour un rien et, lui qui passait pour la douceur faite homme, gourmandait l'habilleur à tout propos, hâtait ses camarades, pressait le régisseur pour qu'il frappât les trois coups réglementaires.

—Qu'as-tu donc ? lui demanda un de ses camarades.

—Moi... rien... mais c'est la mère Martin ; elle tousse à fendre l'âme, et je crois qu'elle a eu froid en m'attendant hier.

—Ah, la pauvre femme ! Mais, ce ne sera rien ?

—Je pense bien que ça ne sera rien ! s'écria Martin...

A cette idée que "ça pourrait être quelque chose," il avait senti un fris-

son lui courir le long de l'échine et, sous son maquillage, il avait terriblement pâli.

Le soir, quand il rentra, quoique, comme d'habitude, les deux couverts fussent mis à la petite table, la mère Martin était couchée et son état semblait être empiré ; elle voulait rire pourtant, crainte d'inquiéter l'petit, demandait des nouvelles de la soirée, rappelait le triomphe de la veille ; à ce souvenir, reprise d'enthousiasme, elle ne sentait plus le mal, la brûlure qui lui torturait la poitrine ; mais une toux sèche, rauque, continue, haçait ses mots, l'interrompait, sans cependant rien lui enlever de sa bonne humeur, l'adorable vieille. Le lendemain, le médecin déclarait qu'elle avait une fluxion de poitrine. Huit jours après, comme il sortait des coulisses, Martin aperçut, au bout du couloir, une voisine de sa mère ; sans se rendre compte de l'impression qu'il ressentait, instinctivement, il fut pris d'un froid mortel.

—Venez vite, M. Charlot, votre maman est bien malade... elle veut vous voir...

Déjà il n'écoutait plus. Il courait, bousculant les passants qu'il eut renversés, tués même, s'ils lui eussent barré le chemin, que lui eût importé !...

D'un bond, il monta l'escalier ; mais, arrivé sur le palier, il s'arrêta net, n'osant pas entrer, suffoquant, hébété, ne pensant plus. Une voix tremblotante, venant du fond du logement, le réveilla de sa torpeur :

—Est-ce toi, Charlot ?

—M'v'là, m'man ! dit-il, tout doucement, n'osant ouvrir la bouche, craignant de pleurer.

La mère Martin, toute blanche, s'était levée sur son séant ; de ses deux bras maigris, elle saisit la tête de son fils, l'attira par le cou, lui posa un baiser sur le front, et, râlant déjà, laissa exhaler dans une plainte pleine d'angoisse :

—Mon Charlot... mon Charlot !... ah... mon pauvre p'tit !

Et, comme si, par un effort de volonté suprême, elle n'eût attendu que le retour de son fils pour rendre le dernier soupir, sa tête retomba lourdement sur l'oreiller, sans que ses bras, convulsivement serrés, eussent lâché la tête du "p'tit !"

IV

Morne, sombre, le regard vague, brillant d'un éclat fiévreux, sans dire un mot, sans même verser une larme, jusqu'au bout, jusqu'à là-bas—au cimetière de Saint-Ouen—Martin avait suivi le convoi de sa mère ; seulement, lorsque les croquemorts, entourant la bière de cordes, la firent brutalement glisser dans la fosse, faisait tomber autour un flot de cailloux, on crut qu'il allait s'élançer !... Il fit un pas, mais s'arrêta, blême, les yeux fixés au fond de cette ouverture, crista les poings, s'enfonça les ongles dans la chair... puis, sans un mot, automatiquement, il se laissa entraîner par des amis qui, effrayés de son calme, ne le quittèrent pas jusqu'au moment de son entrée au théâtre.

Car il devait jouer !... Déjà, la veille, personne ne pouvant le doubler, on avait dû faire relâche et les camarades avaient été si bons pour lui !... Quoique pas riches, ils avaient envoyé une si belle couronne pour la mère Martin !... Vraiment il ne pouvait pas les laisser dans l'embarras... donc, il jouerait !

Il joua en effet et il joua admirablement, trouvant des effets dont on ne l'eût pas supposé capable, faisant éclater la salle sous le rire ; artiste, oui, cette fois, véritablement artiste ! Les spectateurs lui firent une ovation et certains qui ne le connaissaient pas, disaient avec enthousiasme :

—Est-il drôle ! Regardez donc, il rit de si bon cœur qu'il en pleure.

En effet, tous les muscles de son visage se crispèrent, sa bouche, grande ouverte, se tordait, riant jusqu'au hoquet et, nerveusement, de petites larmes coulaient de ses yeux, mettant des raies blanches sur son rouge, lui

faisant une tête si drôle que le bon public pouffait de rire

Enfin, la pièce était terminée !...

Martin monta dans sa loge, changea vivement de costume et sortit, sans même se démaquiller. Les camarades voulaient le retenir, l'emmener avec eux ; mais, malgré leur insistance, il ne répondait pas, semblait devenu sourd et muet ; cependant, il entr'ouvrit la bouche et, doucement, avec son bon sourire :

—Eh bien, m'man qui m'attend !...

Et tous, émus, véritablement émus, ils s'écartèrent, respectant son immense douleur.

La neige tombait à petits flocons serrés. Martin releva le col de son pardessus, fourra ses mains dans ses poches, et, machinalement, comme toujours, il prit le chemin de la rue des Martyrs.

Arrivé devant la maison que depuis si longtemps il habitait, il s'arrêta et leva la tête ; mais là-haut, la lumière ne brillait pas !... Etouffant, tremblant nerveusement, pris d'une peur soudaine il s'enfuit, courant droit devant lui, la tête vide, complètement affolé.

Sans s'en rendre compte, il avait pris la longue route que le convoi avait suivie le matin. Il franchit la barrière et, quelques minutes après, rôdait le long des murs du cimetière ; brusquement, avec l'agilité d'un chat, il se cramponna aux pierres du mur, grimpa en s'arrachant les genoux et, d'un bond, sauta de l'autre côté.

Tout à coup, il s'arrêta. Là, devant lui, dans la terre fraîchement remuée, se dressait une petite croix peinte en noir sur laquelle, à la clarté de la lune, le nom de Martin ressortait en lettres blanches. Il chancela et tomba à genoux ; la mémoire lui revenait... il se souvenait !... Sa tête s'emplissait des souvenirs de toute sa vie ; il appelait sa mère en poussant des cris rauques, pleurait, se frappait la tête, hurlait de douleur... mais, seul, au loin, dans le fond du cimetière, l'écho répétait ses lamentations. C'était un craquement général qui se produisait dans tout son être ; son cœur, trop gonflé, éclatait et sa tête s'égarait ; il se traînait sur le ventre, se vautrant, se roulant sur cette tombe, mordant avec rage la terre, s'en emplissant la bouche.

Mais, il s'arrêta, un sourire passa sur ses lèvres... venant de loin, de bien loin, du fond de la terre, il lui semblait entendre une voix, une voix aimée, une voix chérie, la voix de la maman Martin enfin, et la voix disait :

—Est-ce toi, Charlot ?

—M'v'là, ma p'tit m'man ! s'écria-t-il et il tomba évanoui ; son corps s'enfonça presque entièrement dans la terre molle, s'y moula, sembla vouloir y entrer.

Le matin, les gardiens du cimetière faisaient leur ronde habituelle ; en passant devant une tombe nouvelle dont l'entourage n'avait pas encore été posé, ils aperçurent un amas informe, entièrement recouvert de neige.

—Probablement un pauvre chien qui sera venu crever sur la tombe de son maître ! dit l'un des gardiens en s'approchant, mais il recula effrayé en s'écriant :

—C'est un homme !

Il se baissa, posa la main à l'endroit du cœur et ajouta simplement en retirant sa casquette :

—Il est mort !

Le corps était entièrement entré dans la terre ; le gardien le souleva, enleva la neige boueuse qui couvrait le visage et la tête de Martin apparut...

Et, de sa bouche entr'ouverte au coin de laquelle la mort avait mis le sourire de l'espérance, de sa bouche riante aux grosses lèvres de comique, de sa bouche de cabotin enfin, semblaient encore sortir ces mots :

—M'v'là, ma p'tit m'man ! !